

- Quoi encore ?
- Si je ne trouverai pas un petit coin pour en faire un cabinet de chasse.
- Nous verrons, mon ami. Avant tout, soyons pratique.
- Eh bien, ne le suis-je pas ?
- Un peu.
- Que faut-il alors ?
- Nous allons commencer par nous créer une basse-cour : des poules, des chèvres, des porcs et des moutons. La garde de ces hôtes sera confiée à notre chien. Puis nous allons faire arranger le jardin ; et, si l'envie nous prend, nous pourrions rebâtir notre four, qui nous rendit jadis de si grands services.
- A la bonne heure ! s'écrièrent les compagnons. A l'œuvre !

## VIII

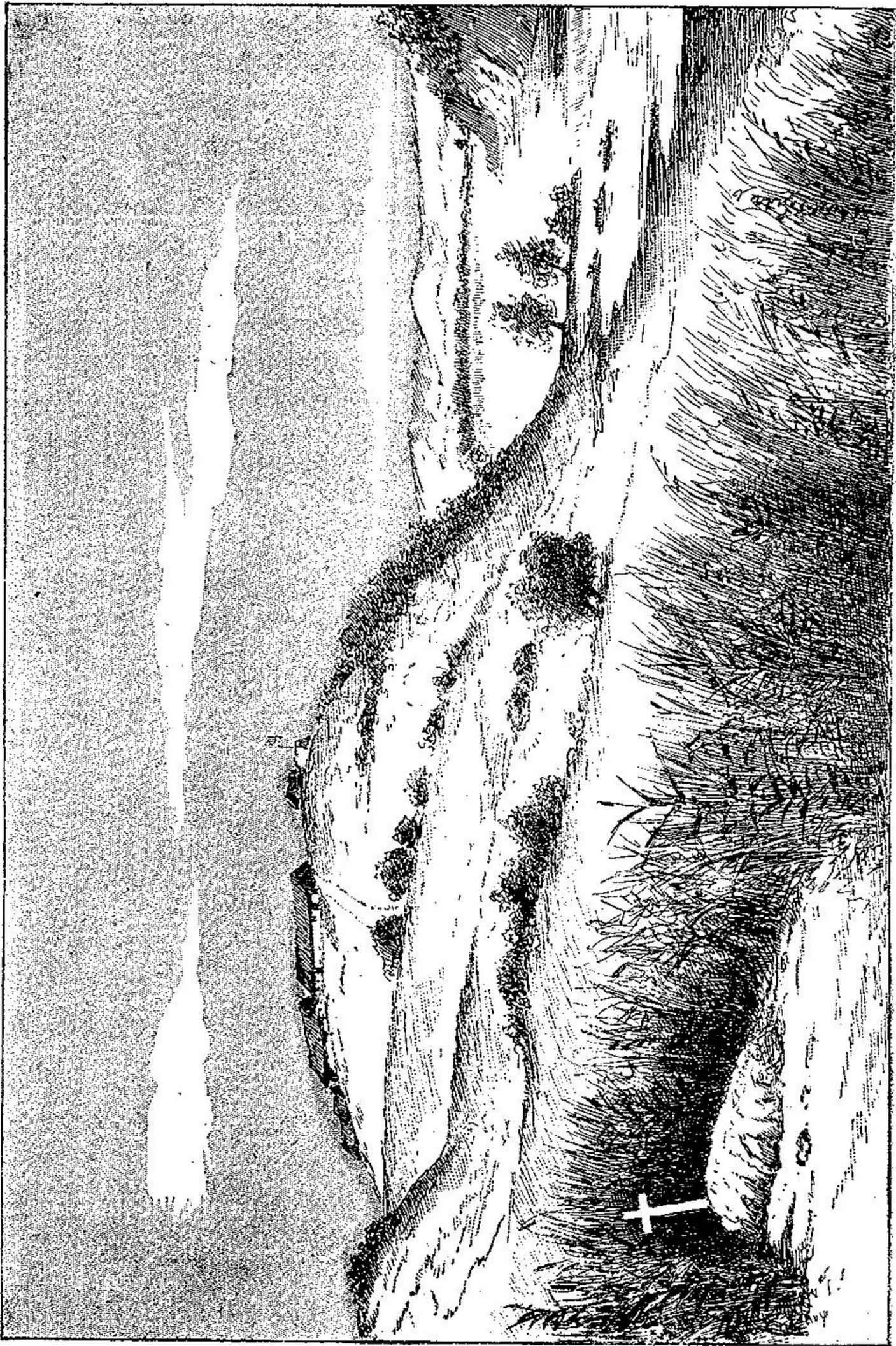
## AU BORD DU CONGO

Déjà dès le lendemain les plans élaborés par les explorateurs avaient reçu une exécution.

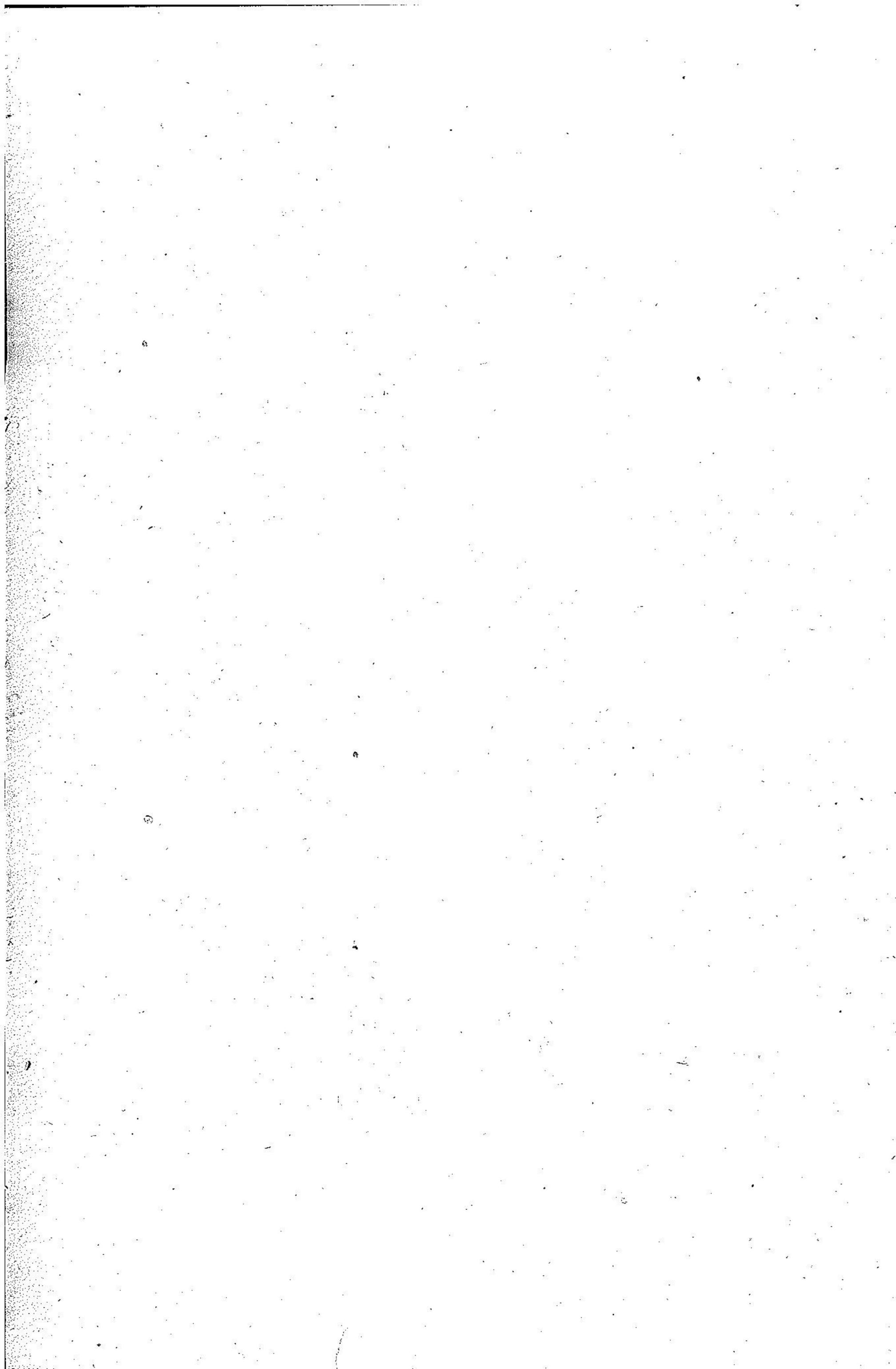
A très bon compte on s'était procuré de quoi peupler la basse-cour, et aussitôt la bande d'animaux domestiques circulait dans l'enclos, à la grande joie des explorateurs, qui n'avaient jamais pensé être destinés à tant de possession sur la terre africaine.

Sir Darly en avait oublié jusque ses chasses et se plaisait à couvrir de regards satisfaits la basse-cour et ses habitants.

- Nous voici devenus fermiers, riait-il.
- Du moins temporairement, riposta le chef.
- Qui se serait attendu à cela ?
- Vous voyez bien que la bonne fortune nous réserve encore plus d'un heureux côté.
- C'est la brave Nkéré qui est contente
- Vraiment ?
- Je suis allé lui dire bonjour dans sa cuisine. La charmante fille s'y plaît tellement au milieu de ses casseroles, qu'elle voudrait bien y rester pour toute sa vie.
- Elle est donc satisfaite ?
- Enchantée. Aussi son réceptacle est-il d'une propreté et d'un bon goût qui font penser à celui des meilleurs hôtels de l'Europe.



C'ÉTAIT LA TOMBE DE L'HOMME BLANC. (P. 80.)



- Oh, oh ! Ne vous emballez pas trop vite.
- Parole d'honneur, c'est appétissant. Il faut voir avec quel ordre elle a arrangé ses ustensiles de ménage ; combien elle a mis de soins à les grouper et à les classer, et comme tout reluit là-dedans.
- Dommage que cela ne peut durer.
- Comment ?
- Mais oui ; nous ne resterons pas éternellement à Kimpoko.
- Je ne vous cache pas, moi, que, dans les conditions actuelles, je ne demanderais pas mieux que d'y voir s'écouler mon existence.
- Je vous crois, puisque vous avez des pays immenses pour chasser.
- Au fait, je n'ai presque pas encore chassé ici.
- Ce qui ne tient qu'à vous seul.
- Tranquillisez-vous. Je vais m'y mettre pour tout de bon.
- Qu'y a-t-il en fait de gibier ?
- De tout.
- De qui le savez-vous ?
- De Mwama. Mais d'abord, jusque quand pensez-vous prolonger notre séjour en ces lieux ?
- Cela dépendra des circonstances.
- Il me semble que rien ne nous empêche de nous refaire un peu ici ?
- Parfait. Cependant, n'oubliez pas que nous sommes venus pour autre chose.
- Très bien ; néanmoins quelques jours de vacances retrempent le corps et l'esprit.
- Aussi, je l'ai dit déjà : au lieu de stationner pendant une huitaine, nous y ajouterons une autre, et peut-être encore davantage.
- Je ne demande pas mieux, moi.
- Mais après cela, le jeu commencera définitivement. Nous allons arriver en plein pays de négriers et c'est là que nous continuerons l'office de moralisateurs. Voyez-vous, nous avons certes déjà accompli bien des actes en faveur de l'œuvre entreprise, mais ils ne suffisent point. C'est au cœur même de leur trafic, au centre de leur repaire, que nous devons attaquer ces marchands de chair humaine. S'il est vrai qu'on les trouve partout sur le domaine de l'Afrique, il n'en est pas moins certain qu'ils pullulent dans les possessions belges. C'est pourquoi nous dirigerons nos pas de ce côté, afin de faire leur rencontre. Mais, pour l'exécution de notre plan, nous avons besoin d'une forte escouade de serviteurs.
- Naturellement. Leur engagement sera facile à faire, puisqu'il n'en manque pas à Kimpoko.

— C'est très heureux, d'autant plus que les indigènes de ce village me paraissent être des gens sur lesquels on peut compter.

— Compter n'est pas le mot ; mais enfin, je crois qu'ils valent mieux que ceux que nous avons eus jusqu'ici.

— Ah ! Une idée !

— Quoi donc ?

— Le chef de Kimpoko est notre ami. Si nous le chargions de nous composer une caravane ?

— Voilà une difficulté levée à notre avantage.

— Nous irons lui en causer demain.

— Le plus tôt sera le mieux.

— En attendant, continuons à vaquer aux travaux de notre installation champêtre.

— Quant à moi, je vais chasser l'antilope.

Les deux amis allèrent se séparer, lorsque leur attention fut éveillée par une bande nombreuse d'indigènes, groupés à l'extérieur de leur habitation.

La plupart de ces visiteurs étaient des femmes.

Avec des signes évidents d'une grande curiosité, tout ce monde entourait la palissade clôturant la cour, se hissant sur la pointe des pieds pour mieux voir.

A peine eurent-ils aperçu les explorateurs qu'ils se mirent à ébaucher des gestes amicaux, relevés de phrases gutturales, mais qui, dans ce pays de monosyllabes, devaient s'interpréter comme des paroles doucereuses.

— Que nous veulent encore ceux-là ? demanda de Sambry.

— C'est difficile à deviner. Dans tous les cas, ce n'est pas du mal.

L'attitude des nègres était à coup sûr sympathique, surtout celle des femmes, qui semblaient épuiser leurs plus gracieux sourires à l'adresse des Européens.

— Décidément, on vient nous faire la cour, fit de Sambry.

— L'étiquette exige que nous recevions nos adorateurs.

— A quoi pensez-vous ! Ce serait une folie.

— Au contraire, me semble-t-il. Et même, il me vient, à ce sujet, une idée lumineuse.

— Et quelle est-elle ?

— Celle de faire un cadeau à toutes ces beautés.

— Vraiment, mon ami, vous vous moquez ?

— Absolument pas. D'ailleurs, dans l'intérêt même de nos projets, nous devons nous placer en faveur auprès des indigènes.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci : Nous possédons une très grande quantité de petits miroirs. Or, comme les négresses de Kimpoko ont le défaut de la coquetterie, je crois que, pour être haut placés dans leurs bonnes grâces, nous ne pourrions faire besogne plus pratique que de leur offrir à chacune, un spécimen dudit objet de toilette.

— Allons donc ! Il en faudrait au moins une centaine.

— La belle affaire ! Nous en avons plus de mille.

Quelque inopportune que parût la proposition de sir William, de Sambry en mesura la portée.

Comme toujours, sa réflexion prompte, passant comme un éclair à travers son cerveau, lui dit tout le bien qu'on pouvait espérer de pareille générosité.

D'ailleurs à qui, mieux qu'aux femmes, pouvait-on s'adresser pour se créer une réputation de bienveillance et s'implanter dans les bons sentiments de la population ?

Sir William avait raison, indéniablement raison.

— Allons-y, répondit enfin le chef.

Il héla Mwama et se fit apporter une caisse de miroirs.

Les indigènes, avides de dons et toujours disposés à les recevoir, avaient observé l'action des explorateurs.

Ils se mirent à crier, à pérorer et même à danser, comme des enfants auxquels on exhibe un joujou.

Mwama alla ouvrir la porte de la cour, et fit savoir aux Batéké que ses maîtres, voulant reconnaître la bonne réception leur faite à Kimpoko, et désirant confirmer leurs relations amicales, avaient décidé de sceller celles-ci au moyen de quelques présents.

Un hurrah formidable salua ces paroles, tandis que les nègres et les négresses, dans une poussée désordonnée, firent irruption dans la cour.

Mais, lorsque de Sambry eut déballé les miroirs et les eut étalés sur le sol, l'enthousiasme des Africains toucha au délire.

Ils bousculèrent tout le monde, même sir William, au grand amusement du chef, qui ne put s'empêcher d'en sourire.

Pourtant, la bagarre devint inquiétante et se transformait en un véritable débordement.

On se jeta sur la caisse, et les mains gourmandes y puisèrent à pleins doigts.

— Voilà où nous conduit votre belle proposition, fit de Sambry à sir William.

— Attendez, riposta l'Anglais, je vais les mettre à la raison.

En effet, travaillant des coudes et des bras, il se traça un passage à travers les rangs des indigènes, et leur fit, de force, restituer les miroirs dont ils s'étaient emparés.

Cet agissement ne plût guère aux Batéké, mais ils s'y firent promptement, de peur de voir s'échapper la bonne aubaine.

Alors commença la distribution.

Chacune des négresses reçut un miroir, et ce fut une jubilation générale.

Avec des poses mélo-dramatiques, on se mirait, on se remirait et on se mirait encore, les unes avec des cris de joie, les autres avec des paroles de remerciement pour les Européens; d'autres, s'oubliant dans leur extrême satisfaction, jusqu'à baiser les pieds de leurs généreux donateurs.

Pendant quelques minutes ce fut un brouhaha indescriptible, qui effrayait les pauvres poules picotant paisiblement, dans l'enclos, les graines perdues, et qui chassait les chèvres jusque derrière l'habitation.

Enfin, chacune des négresses ayant reçu son lot, on referma la caisse et on la fit reporter par Mwama au magasin.

Mais alors les indigènes mâles, qui n'avaient pas été compris dans la distribution, se mirent à crier et à réclamer de plus belle.

Ils exigèrent leur part et la revendiquèrent à cor et à cris, si bien que les explorateurs se virent forcés d'employer d'autres moyens,

De Sambry en tête, les Européens poussèrent doucement les Batéké dehors, et fermèrent la clôture de la cour, ce qui mit un terme à l'algarade.

Non sans des exclamations de dépit, les indigènes s'éloignèrent, à la grande joie des Européens, qui n'étaient pas fâchés d'en être débarrassés.

Sir William en avait la sueur au front.

— Et voilà comment il est prouvé, une fois de plus, combien il est difficile de faire le bien, dit-il laconiquement.

— Aussi, répondit le chef, vous avez toujours de ces inventions burlesques.

— Il me semble que je ne pouvais prévoir ce dénouement.

— Oh non! Mais enfin, c'est vous qui l'avez provoqué.

— Mon Dieu! Je ne savais pas ces gens aussi cavaliers.

— C'est une leçon pour l'avenir.

— Je vous assure qu'on ne m'y prendra plus.

De Sambry changeant tout-à-coup la conversation :

— Si nous allions faire une visite à la tombe du blanc? demanda-t-il.

— Très bien, répondit le docteur; mais le chef de Kimpoko nous a dit que lui-même nous y conduirait. Ne conviendrait-il pas de le prévenir?

— Ma foi, je le crois inutile. La douleur n'a pas besoin de témoins.

— Je suis de votre avis, compléta sir William.

— Connaissez-vous au moins le lieu? interrogea le docteur.

— Moi, non; mais Mwama nous guidera.

— En route alors!

Au bout de peu d'instantes les explorateurs se mirent en route vers le fleuve.

Bientôt ils eurent dépassé le village et entrèrent en pleine solitude.

La nature, déjà si luxuriante à Kimpoko même, renforçait encore ici ses charmes inépuisables.

La végétation s'y étalait, avec une richesse inouïe, et formait des arcades de verdure et de fleurs qui faisaient songer aux premières époques de la création du monde.

Des arbres gigantesques, au feuillage touffu et aux rameaux innombrables, dominaient de leur haute stature, ce fouillis d'ombres, et cachaient sur leur corps des milliers de perroquets gris, qui caquetaient leurs cris aigus et perçants avec une persistance assourdissante.

Au milieu de cet univers de plantes et de branches sautillaient des bataillons d'écureuils, tandis que des infinités d'insectes multicolores bourdonnaient dans les airs.

De-ci, de-là un marais pestilentiel se serpentait sous la feuillée, nauséabond en lui-même, mais dont la puanteur était dominée par la senteur des milliards de fleurs éparses dans ce fouillis.

Les explorateurs, enivrés par toutes ces splendeurs, marchaient silencieusement, comme s'ils craignaient de chasser par leur souffle profane, les mystères délicieux qui planaient autour d'eux.

Cependant le trajet paraissait d'une assez grande longueur et l'on était arrivé maintenant à un sous-bois d'une conformation différente.

Le sol devenait plus humide, et de larges empreintes en maculaient la surface.

— Nous sommes près du fleuve, fit Mwama.

— Pourquoi? demanda le chef.

— A voir ces empreintes.

— Crois-tu?

— J'en suis persuadé, maître. Ce sont celles laissées par de nombreux hippopotames, qui passent par ici, pour aller se désaltérer.

Involontairement, les explorateurs eurent un geste de surprise.

— Diable! s'écria de Sambry; il est à souhaiter qu'ils nous épargneront leur aimable société.

Sir William, lui, avait déjà apprêté son arme.

— Qu'ils viennent! s'écria-t-il.

— Je sais bien que vous n'avez pas peur, répondit le chef, mais il ne me plairait pas de faire en ce moment la chasse aux hippopotames.

Au même instant, Mwama saisit le bras de son maître.

— Chut! fit-il; en voici un.

— Cachons-nous, ajouta de Sambry. Et vous, sir William, ne tirez pas.

Bien à contre-cœur, l'Anglais obéit, et la troupe entière sauta dans l'épaisse verdure.

Presqu'aussitôt un bruit de branches écrasées se produisit à peu de distance, et un énorme hippopotame s'en revint, clopin-clopant, du côté de l'eau, puis disparut lentement au milieu des arbres.

Sir William rageait, et torturait son fusil.

— Quelle sottise! s'écria-t-il; ne pas pouvoir abattre un aussi noble gibier.

— Nous ne sommes pas en chasse, mon ami; nous sommes en pieux pèlerinage.

L'Anglais ne riposta que par un grognement, et les explorateurs reprirent leur course.

Peu à peu la végétation se fit moins serrée, et bientôt ils débouchèrent dans une sorte de plaine en pente, au bout de laquelle erpentait le fleuve Congo.

On s'arrêta un instant pour s'orienter.

Mwama sonda l'espace, de son œil d'aigle, et eut bien vite trouvé la route.

— Par ici, fit-il.

En effet, au bout de quelques centaines de mètres, on arriva à une sorte de terre-plein, entouré d'un champ de roseaux qui s'étendait jusque contre le fleuve.

Là s'élevait un monticule, ayant la forme d'un cercueil et sur lequel une main amie avait planté une grande croix

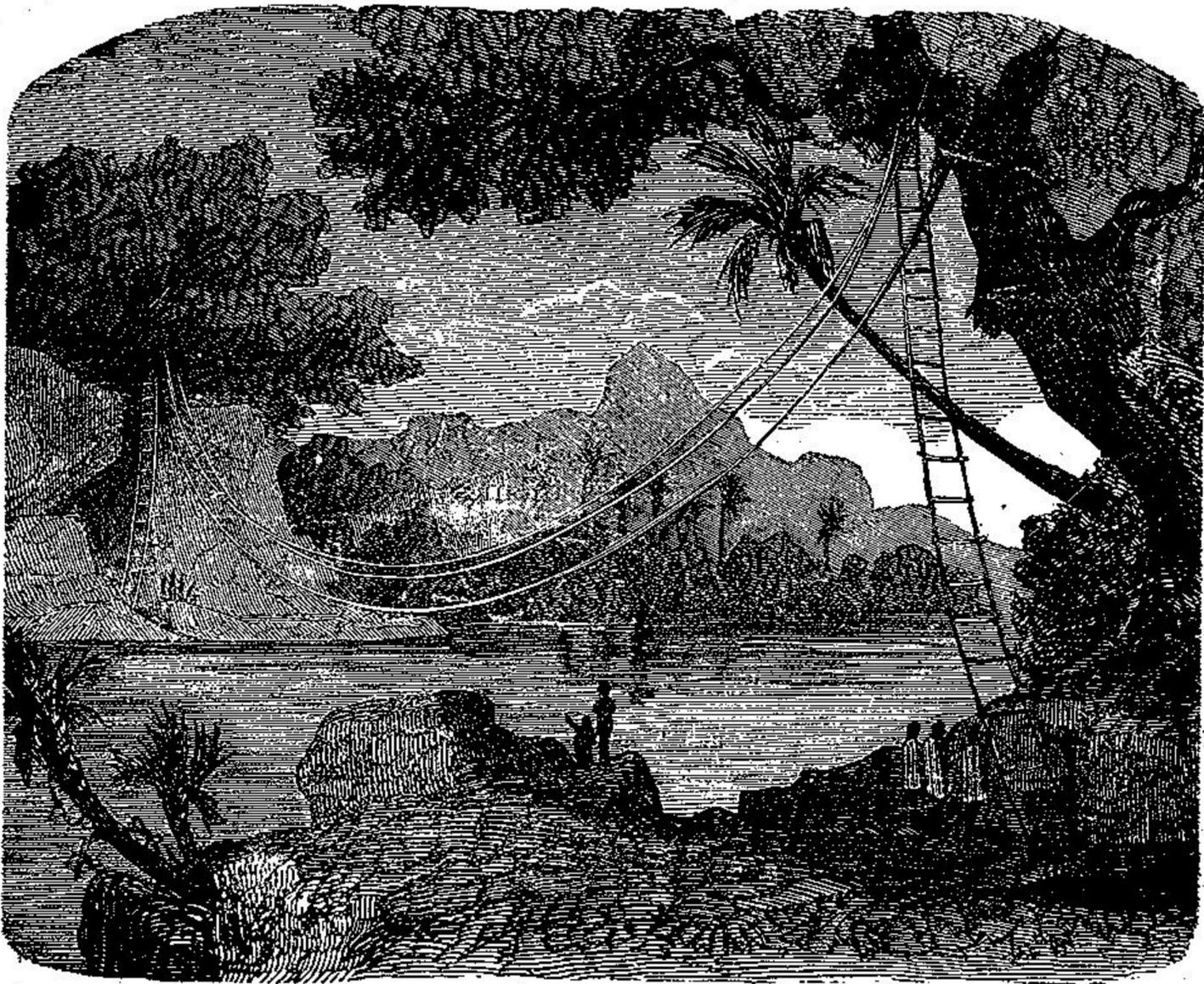
C'était la tombe de l'homme blanc

Une invincible émotion saisit les explorateurs, et, tête nue, le

cerveau rempli de souvenirs, l'âme débordante de pensées amères, ils se rangèrent autour de la place mortuaire.

Tous se regardèrent, sans trouver une parole.

Un recueillement profond envahit leur être, et, courbés sur cet amas de terre qui cachait un de leurs compatriotes, un de leurs confrères, ils ne purent s'empêcher de laisser couler une larme de pitié, une larme de sympathie.



AU-DESSUS DE LEUR TÊTE BALANÇAIT UNE SORTE DE PASSAGE AÉRIEN. (P. 83.)

Bien longtemps ils restèrent, ainsi, à fixer ce coin perdu au milieu de l'immense univers, et qui leur révélait tant de souffrances et tant de misères.

Ils savaient par expérience ce que veut dire un tombeau dans cette Afrique meurtrière, où l'on succombe si vite et d'où l'on revient si rarement.

Mais ce qui les consolait quelque peu, c'était de voir avec quels soins touchants avait été entouré la dernière demeure de leur compatriote.

On ne pouvait pas en dire autant de leur ami Willis, et qui sait ce qu'étaient devenues les tombes de de Roseilles et de de Plassy?

Personne n'était là pour les surveiller, tandis qu'ici veillait un cœur ami, qui ne laisserait certainement se consommer aucune profanation.

Bien longtemps encore ils stationnèrent sur les lieux, causant par la voix de l'âme, avec le défunt.

Enfin de Sambry donna le signal du départ.

— Nous y reviendrons souvent, dit-il, et ce mausolée solitaire nous servira plus d'une fois à retremper nos esprits, quand la peine les aura envahis.

— Oh oui, répliqua Harris, il est si doux de verser, de temps en temps, une larme sur les restes de ceux qui auraient pu être des nôtres.

Afin de pousser une petite pointe de reconnaissance, on prit, pour etourner au village, un autre chemin que celui par lequel on était venu.

De la sorte on longea le fleuve, au bord duquel la route était d'une grande facilité.

La végétation étalait toujours la même magnificence, augmentée d'énormes cactus et de palmiers gigantesques. Mais les rochers se firent plus nombreux et lançaient dans les airs leurs dos larges et rugueux.

Des blocs énormes s'étagaient superbement, montrant des crevasses effrayantes parsemées d'arbustes ou d'herbages.

De plus, à l'endroit où étaient arrivés les explorateurs, le cours d'eau avait une largeur plus que respectable, enclavé, de part et d'autre, dans cet étai rocailleux.

Le paysage était toujours ravissant, et les Européens l'admiraient sans réserve, à part sir William qui s'amusait, tout en marchant, à abattre quelque écureuil ou quelque gros pluvier sautillant là-haut, entre les branches.

En ce moment le fleuve fit un coude.

Soudain le chasseur, qui trottait en avant de ses camarades, s'arrêta tout court; et se retournant vers ceux qui le suivaient :

— Ohé! s'écria-t-il; du nouveau!

Les autres hâtèrent le pas.

— Qu'est-ce? demanda le chef. Des fauves?

— Non; un pont!

— Oui, un pont, ou du moins quelque chose qui y ressemble.

En effet, au-dessus de leur tête, balançait une sorte de passage aérien, reliant les deux rives et formé au moyen de trois gros câbles.

Leurs extrémités, tant d'un côté que de l'autre, étaient attachées au tronc d'un gros bananier qui semblait être mis là tout exprès par la nature, pour remplir l'office de base.

Ces bananiers, surplombant de plusieurs mètres la route carrossable, rendaient assez inefficace l'emploi du pont, mais les constructeurs avaient obvié à l'inconvénient, en plaçant dans les bananiers mêmes, une échelle faite à l'aide de véritables cordes, échelle qui descendait jusqu'au sol, où elle était fixée solidement.

Ainsi la correspondance se trouvait parfaitement établie entre les deux rivages, et il suffisait à celui qui voulait franchir la distance, qu'il grimpât ici l'échelle, pour descendre là-bas, par l'autre.

Les explorateurs regardaient curieusement cette machine étrange et sir William, tout en constatant qu'elle ne pouvait être autre chose qu'un pont, ne parvint pas à se mettre en tête la manière dont on en usait.

— Assurément, dit-il, aucun ingénieur européen n'eut jamais eu l'idée de faire éclore pareille imperfection.

— Il est de fait, répondit le chef, que je ne m'en rends pas du tout un compte exact.

— C'est pourtant tout-à-fait africain, intervint Mwama.

— Voilà probablement la raison pour laquelle je n'y comprends rien. Je me demande comment on circule sur ces cordes.

— Un Européen n'y parviendrait, pas, maître; mais pour l'Africain, cela n'est qu'un jeu.

— A la fin, grommela sir William, tu vas prétendre que les Européens sont moins intelligents que tes fameux Africains.

Le serviteur eut un sourire significatif.

— Oh non, maître, répondit-il; mais ils sont plus habiles en matière d'exercices corporels.

— Ah! c'est d'exercices corporels qu'il s'agit?

— Ni plus ni moins. Les indigènes passent sur ces ponts, avec l'agilité du singe. Ils posent les pieds sur l'une des cordes, la plus basse, et se retiennent des mains, aux autres. Ainsi ils marchent aussi sûrement que sur la terre ferme et franchissent l'abîme, sans avoir un semblant de vertige ou de peur.

— Même avec une charge sur le dos?

— Même avec une charge sur le dos.

— Par exemple ! Tu nous en contes des belles.

— Je vous assure que je n'exagères aucunément.

— Eh bien, j'y croirai lorsque je l'aurai vu.

Un nuage malicieux courut sur le front du nègre.

Pendant une seconde il mit la main au-dessus de ses yeux et regarda fixement vers la rive opposée.

Puis, doucement, calmement :

— Vous avez voulu voir, maître, dit-il. Vous verrez à l'instant même. Instinctivement sir William toisa le pont.

— Comment ? interrogea-t-il, c'est toi qui vas nous faire l'expérience ?

— Pas moi, maître, mais d'autres.

— Quels autres ?

— Des indigènes, et beaucoup.

En même temps il désigna du doigt, un fourmillement d'ombres qui se mouvaient de l'autre côté du fleuve. A voir le tas, il devait y en avoir plus de deux cents.

Les explorateurs n'en furent pas peu surpris.

De Sambry riait sincèrement.

— Voilà ce qui se trouve à point, dit-il ; on demande un expérimentateur, et il nous en arrive une légion.

Sir William, lui, avait déjà les regards braqués sur la troupe d'indigènes, dont les premiers commençaient à gravir les échelons de la corde conductrice. Les autres les suivirent, et bientôt c'était comme une formidable nichée d'hyménoptères faisant une ascension ou allant prendre d'assaut quelque ennemi invisible.

— Sur ma foi, ils sont drôles ! exclama sir William ; voyez-moi donc comme ils grimpent, comme ils s'accrochent, comme ils....

Mais Mwama interrompit brusquement le bavardage de l'Anglais ; et, fixant encore plus attentivement les avant-coureurs de la troupe, qui déjà avaient mis le pied sur le passage horizontal :

— Ce sont des négriers, fit-il, d'une voix rauque.

— Allons donc ! Tu rêves, riposta de Sambry.

— Non, maître, je ne rêve point. Ce que je dis est vrai ; et même j'ajouterai que ce sont les hommes de Palimbo, l'associé de Calao.

Les explorateurs ne savaient vraiment s'ils devaient se fâcher ou se moquer des propos de leur serviteur.

— Qu'est-ce que tu radotes-là, pour l'amour du ciel ? demanda le chef. Palimbo ! Calao ! Inconnus ! Sont-ce des sorciers ou des rois ?

— Des sorciers, des rois, des assassins, des voleurs ! exclama Mwama.

Je vous dirai cela plus tard, maître. Pour le moment, sauvons-nous, car nous sommes presque sans armes. Dans quelques instants ils seront auprès de nous, et nous serons perdus.

— Franchement, mon ami, tu déraisonnes. Nous sommes prêts à recevoir ces gens, de la bonne façon, s'ils nous voulaient du mal. As-tu peur, par hasard ?

— Mon maître sait bien que Mwama n'a jamais peur ; mais Palimbo, c'est la violence et la terreur. Il nous faut, pour le combattre, la force et le nombre. De grâce, maître, retournons sur nos pas, et quand nous serons armés, vous verrez qui de nous sera le premier à opposer sa poitrine à ces bandits : de vous ou de moi.

En vérité, il n'y avait pas à hésiter, Mwama devait avoir raison, car la file des indigènes qui s'en venaient tout le long des cordes suspendues semblait infinie.

En cas d'attaque, lutter contre eux eut été impossible dans les conditions actuelles.

C'eut été un débordement, une défaite inévitable.

De Sambry le vit bien et se rendit à l'évidence.

Il ordonna le retour, et immédiatement les explorateurs, reprenant le chemin qu'ils venaient de quitter, hâtèrent le pas pour échapper à toute tentative criminelle de la part des négriers.

## IX

### ON RETROUVE CALAO

Lorsqu'ils furent rentrés à leur habitation, Mwama expliqua sa conduite et ses appréhensions :

— Voici, dit-il, pourquoi j'ai conseillé il y a une heure, d'éviter toute collision avec les négriers qui passaient le pont. Palimbo, celui qui les conduisait et que j'ai reconnu immédiatement, est un marchand d'esclaves dont la cruauté est généralement connue sur la terre africaine. Il ne recule devant rien pour arriver à son but, qui est celui de trafiquer, sur une large échelle, de la chair humaine. Il possède des relations dans toutes les parties du Continent noir, et s'impose par la terreur aux chefs de tribus qui refusent de fraterniser avec lui. Son autorité est d'autant plus redoutable qu'il dispose de tous les moyens imaginables pour pratiquer son commerce honteux.